François Bégaudeau

Interlope

RECUEIL DE TEXTES

Je parle, tu parles, nous parlons approximativement. Ce n'est pas de ma faute ni de la tienne. C'est de la faute du langage, approximatif par nature – le mot ne sera jamais la chose. C'est aussi de la faute de l'inter-relation. Dans une conversation les lèvres remuent à toute vitesse, ça vient comme ça vient. Si chaque mot devait passer le test de justesse avant de sortir, rien ne sortirait.

La parole puise dans le déjà-nommé. Elle utilise des mots tout faits, comme il y a des expressions toutes faites. Les utilise sans réfléchir. En général tu ne vois pas ce que je veux dire, mais moi non plus en général je ne vois pas ce que je veux dire. Je ne visualise pas la chute quand je dis être tombé amoureux. Je ne mesure plus l'excès de « je suis mort de rire » quand je le formule. Le premier qui a dit « je suis mort de rire » était un poète, les suivants sont des suiveurs, des robots. Nous sommes des parleurs automatiques, des distributeurs automatiques de phrases.

À un locuteur désireux d'exprimer que ceux qui nous gouvernent ont perdu le sens des réalités, un adjectif vient automatiquement. Il est là qui s'offre, comme s'offre l'adjectif palpable à qui veut qualifier une tension, ou l'adjectif crapuleuse à qui veut qualifier une sieste augmentée de sexe. Le locuteur en pilote automatique n'a pas à inventer
un mot, ni à se creuser, celui-ci ira très bien, il a fait ses preuves, et donc voilà, ça vient, ça sort, c'est dit

AMA
NUE
NSIS
éditions

Interlope

RECUEIL DE TEXTES

Bégaudeau
François

AMA NUE SIS
éditions

Je parle, tu parles, nous parlons approximativement. Ce n'est pas de ma faute ni de la tienne. C'est de la faute du langage, approximatif par nature – le mot ne sera jamais la chose. C'est aussi de la faute de l'interrelation. Dans une conversation les lèvres remuent à toute vitesse, ça vient comme ça vient. Si chaque mot devait passer le test de justesse avant de sortir, rien ne sortirait.

La parole puise dans le déjà-nommé. Elle utilise des mots tout faits, comme il y a des expressions toutes faites. Les utilise sans réfléchir. En général tu ne vois pas ce que je veux dire, mais moi non plus en général je ne vois pas ce que je veux dire. Je ne visualise pas la chute quand je dis être tombé amoureux. Je ne mesure plus l'excès de « je suis mort de rire » quand je le formule. Le premier qui a dit « je suis mort de rire » était un poète, les suivants sont des suiveurs, des robots. Nous sommes des parleurs automatiques, des distributeurs automatiques de phrases.

À un locuteur désireux d'exprimer que ceux qui nous gouvernent ont perdu le sens des réalités, un adjectif vient automatiquement. Il est là qui s'offre, comme s'offre l'adjectif palpable à qui veut qualifier une tension, ou l'adjectif crapuleuse à qui veut qualifier une sieste augmentée de sexe. Le locuteur en pilote automatique n'a pas à inventer un mot, ni à se creuser, celui-ci ira très bien, il a fait ses preuves et donc voilà ça vient ça sort c'est dit

François BÉGAUDEAU

Interlope

AMA
NUE
NSIS
éditions

Retrouvez tous nos ouvrages sur
AMANUENSIS.com

Crédits

Composition graphique et typographique
© Arts & Artists Agency

Couverture
© S.Pyrite

Format PDF - ISBN 978-2-38716-001-0
© Amanuensis Éditions, Paris, 2025. Tous droits réservés.

LDLGROUPE.FR
LDL – 51 rue Condorcet, 75009, Paris.

François
Bégaudeau

Interlope

RECUEIL DE TEXTES

AMA
NUE
NSIS
éditions

Cette page est vierge dans l'édition papier.

Préface de l'éditeur

Je me souviens de cette journée où une amie m'a remis entre les mains le premier livre de François Bégaudeau, Jouer juste. Avec un mélange d'envie et d'excitation, je me suis plongé dans ce récit original. Le narrateur, un entraîneur de foot un peu barré, en pleine mi-temps d'une finale, raconte sa rupture amoureuse comme s'il dessinait un schéma tactique sur un tableau. Par moments je me retrouvais en lui, maladroit sur le terrain, fou amoureux, et par moments c'était comme si j'observais un sosie complètement différent. Ce manège-là chatouillait mon orgueil : devais-je rire, me reconnaître, ou faire un pas de côté en prétendant que non, quand même, ce n'était pas moi ? Étrange sensation que d'être à la fois protagoniste et simple figurant dans un roman qu'on dévore, mi-complice, mi-trahi.

Les livres de Bégaudeau ont cette façon déstabilisante de se glisser dans nos vies. Ils débarquent chez nous comme des visiteurs inopportuns, frappent à la porte de nos pensées les plus intimes et s'installent sur le canapé de nos habitudes. J'ai bataillé entre le plaisir de m'identifier à la justesse d'un mot et l'envie de m'en défendre lorsque l'auteur me renvoyait mes propres failles en pleine figure. Être un lecteur jaloux, c'est ça : rire trop fort d'une phrase qui nous dévoile sans pudeur, ou râler en silence en se demandant pourquoi on a l'impression de se voir dans un miroir, là où on aurait préféré rester incognito.

Dans ce recueil de textes, cette énergie se déploie en une constellation digressive, parfois brillante, parfois déroutante, mais toujours vive. Certains fragments irradient d'une clarté presque poétique, d'autres piquent la réflexion de leur ironie crue. On suit Bégaudeau dans ses déambulations stylistiques et thématiques, un peu comme on suivrait des amis dans une rue de la soif : parfois ébloui, parfois déstabilisé, jamais indifférent. Ces textes sautent du coq à l'âme, mêlant de manière désinvolte sérieux et fantaisie, pour dessiner au final une sorte de carte du monde toute personnelle. Par bribes intimes ou impulsions fulgurantes, ils évoquent aussi bien la vie quotidienne que l'époque qui gronde, autant d'écosystèmes qu'il parvient à faire dialoguer.

Et c'est toute la magie de Bégaudeau qu'on célèbre ici dans ces textes rassemblés. Nos vies, nos doutes et nos petites misères deviennent matière à travailler sous sa plume malicieuse et tendre. En refermant ces pages, je me suis surpris à sourire : j'avais l'impression d'avoir

trouvé un complice intrusif, un ami fouineur qui, derrière son rire et sa satire, finit par nous parler du monde entier. François Bégaudeau réussit ce tour de force rare : faire de son autobiographie un miroir du monde, et du monde un morceau de lui.

Cette page est vierge dans l'édition papier.

Préface de l'auteur

Or voilà qu'en 2003, par miracle, nécessité, chance, destin, déveine, mauvais aiguillage, grâce, élection, malédiction, homme providentiel, salut de la nation, peste sur Thèbes, je me retrouve publié.

Je me retrouve romancier.

Les années qui suivent, je découvre en la vivant la vie de l'écrivain — dont ma province des années 90 ne savait que ce que m'en montrait l'imbécile mainstream : un tissu brumeux de chromos germanopratins servis par des films bidon. Je découvre les festivals littéraires — pas une commune de plus de 10 000 habitants qui n'ait sa Fête du livre, son Marathon des mots, son Dimanche de la plume, son Printemps de l'anacoluthe. Je découvre les rencontres en librairie, les services de

presse, les attachées de presse, les speechs devant les représentants, les codes d'annotation d'un manuscrit, le processus de fabrication, les épreuves non corrigées, le bon-à-tirer (surnom littéraire de Brad Pitt).

Et les commandes.

Les commandes n'ont pas pour objet un bobun. Elles ne sont pas livrées à vélo par un sans-papiers de Guinée-Konakry. Le commanditaire n'est pas un graphiste pris d'une petite dalle, mais rétif à s'habiller pour descendre au Monoprix. Plutôt un éditeur s'il s'agit de commander un livre. Plutôt un rédacteur en chef s'il s'agit de commander un article.

Une bonne moitié de mes livres partent d'une suggestion d'éditeur. On lance une collection sur le rock, on s'est dit que tu pourrais en être. On a pensé à toi pour un livre contre Macron. On se disait que tu serais pas mal en scénariste de BD. On avait pensé que tu pourrais nous pondre une pièce post 13 novembre. À part Flaubert, qui mieux placé que toi pour rédiger un Antimanuel de littérature ?

Dès lors qu'un petit succès vous sort de l'immense lot des publiés anonymes, vous vous voyez enrôlé dans des travaux littéraires de cet acabit, et parfois sollicité pour écrire un texte de circonstance dans un quotidien ou tenir une chronique dans un magazine.

Je parle ici d'un temps où la presse écrite existait ; où elle parvenait au moins symboliquement à se maintenir au centre du jeu, a fortiori du jeu littéraire. D'un temps

ante-youtube où les journalistes considéraient assez les écrivains pour les mettre fréquemment à contribution.

Cette pratique s'inscrivait certes dans une logique d'externalisation conçue pour réduire la masse salariale. Les entreprises éditoriales sous-traitent le boulot à des intervenants ponctuels afin de se soulager des salariés onéreux et parfois vindicatifs ; ça vaut à Paris-Match autant qu'à la SNCF. Surtout si la prestation — car alors l'écrivain est un prestataire — n'est pas rémunérée. Il n'est pas rare qu'elle ne le soit pas. On ne va quand même pas payer un texte de 15 lignes sur le thème « le livre qui a changé votre vie » ou « votre objet fétiche », ou « votre spot préféré sur l'île de Ré ». 15 lignes fois 10 écrivains, ça nous fait trois pages noircies sans payer personne. Bonne affaire. Et deal équitable : en échange de ton travail gratis, je t'offre une bribe de visibilité — et en lettres naines au bas du texte une mention de ton dernier roman.

En l'espèce l'écrivain est moins sollicité comme écrivain que comme personne connue, comme nom, au même titre qu'un chanteur, une metteuse en scène, une championne de judo. C'est son capital symbolique qui donne de la valeur à son spot préféré sur l'île de Ré, et à n'importe laquelle de ses vues sur n'importe quel sujet. C'est parce qu'il est connu que tout de lui gagne à être connu.

Reste qu'en ce temps si proche et si lointain, il venait encore à certains l'idée saugrenue de faire appel à un écrivain en tant qu'écrivain. Ceci par l'effet de la persistance rétinienne d'un imaginaire qui veut que l'écrivain soit une conscience éclairée. Un fin observateur. Un vi-

sionnaire. Un médium. Si l'obscurité voire l'obscurantisme règne sur des sujets comme l'éducation, la guerre en Irak, Instagram, Brice Hortefeux, alors comptons sur l'écrivain pour répandre ses lumières sur le monde, torche à la main. L'écrivain français est encore et toujours un Voltaire.

Encore et toujours ? Pas sûr. Le temps passant, l'action de Facebook grimpant, l'aura et le crédit voltairien de l'écrivain ont diminué sur le marché des discours. Ainsi je note qu'on me commande moins de textes qu'il y a dix-quinze ans.

Phénomène certes lié à la baisse de ma cote dans le presse mainstream — Le Monde m'a excommunié pour cause d'islamo-gauchisme voire de gauchisme, Télérama m'a envoyé au coin en attendant repentance, Libération me piétine le visage avec des chaussures de golf, Le Magazine du concombre n'a pas avalé mon éloge versifié de la tomate, les quadras bourgeois qui tiennent les revues à la force de leurs rentes préféreraient se couper un bras plutôt que d'entretenir la notoriété d'un ingrat de mon espèce. Je crache dans la soupe ? On me retire l'assiette. Normal.

Mais pas que.

Cas personnel mis à part, je vois passer moins de contributions d'écrivains dans la presse. Il semble que désormais tout le monde se batte les reins de leurs vues, visions, prévisions, supervisions et restaurants coups de cœur dans le Marais.

Parmi les fournisseurs d'opinions, l'auteur de livres a perdu sa préséance, supplanté par des experts en expertise, des influenceurs, des bêtes de forums, des chats sur Twitch où mon voisin illettré aligne des caractères pour dire le fond de sa pensée. La voix de Voltaire est noyée dans l'océan de commentaires alimenté chaque jour par trois milliards de ses semblables.

Il arrive encore qu'on aille chercher un auteur pour un entretien vidéo, une allocution dans le cadre du bicentenaire de Napoléon, car un de ses romans a pour cadre Bastia, une conférence dans une association écolo, un débat en visio avec un suprémaciste blanc ou un éleveur d'épagneuls. Rarement pour lui faire écrire un article, une tribune, une nouvelle. Ça ne passe plus par là. La presse n'a plus la place, n'a plus le fric, n'a plus l'appétit, le réflexe culturel, le scrupule, le caprice désuet de publier des interventions textuelles.

Précisons quand même que le texte n'avait déjà plus tout à fait la cote dans les années 2000, époque dont datent un bon quart des productions ici recueillies. Déjà le texte ne se survivait qu'à la façon du canard décapité poursuivant sa marche, et sur l'initiative chevrotante de cadres du champ littéraire et éditorial qui, moulés dans une époque où la panoplie bourgeoise incluait les Lettres, trouvaient gratifiant de poser à côté d'un écrivain et incidemment de lui demander un texte.

Et déjà ledit texte n'était pas lu.

Ces commandes, je les honorais pour mettre un peu de beurre dans les épinards, entretenir mon réseau so-

cial, exercer ma plume, me faire la main, mais très vite j'ai su que, sauf employeur en vue — il est arrivé que Elle me commande quelque chose —, sauf viralité inexplicable, on ne m'en ferait aucun retour — pas plus que je n'avais de retours de mes critiques pour les Cahiers du cinéma, que leur texture condamnait à l'invisibilité.

Ainsi pendant vingt ans j'ai, en marge des publications de livres, hors des radars dits médiatiques, vécu une sorte de vie souterraine, de vie textuelle parallèle, de textualité interlope. J'y retournais l'invisibilité en force, en salutaire inconséquence. J'y avais des audaces. J'y explorais des intuitions par le texte, au moyen du texte. L'épreuve du texte était un test de pertinence, de consistance. Je tentais des trucs, je risquais des idées, j'essayais des formes. Plus qu'ailleurs, l'écrivain s'y montrait ce qu'il devrait toujours être : un fournisseur d'hypothèses. Je te soumets ceci, qui n'est pas une certitude, qui n'est pas une opinion, qui est une proposition, qui est une invitation. Sois mon hôte. Assieds-toi à ce texte et voyons ensemble ce qu'il nous mijote.

Interlope

N'importe quel auteur contemporain sait où il se trouvait lors de deux événements historiques : le 11 septembre et l'annonce de sa première publication. N'importe quel auteur financerait quarante attentats en échange d'un contrat avec un éditeur, même régional, même implanté dans le Var. Etant un auteur moyen, un auteur dans la moyenne, je sais où je me trouvais le 11 septembre 2001 : dans mon studio de la rue Pernety, Paris 75014 ; et où je me trouvais, un an plus tard, lorsque j'ai appris que je serais publié : dans mon studio de la rue Pernety, Paris 75014.

J'aimerais pouvoir raconter que j'avais au préalable déposé le manuscrit sur les marches de l'église

La mouche des fruits

N'importe quel auteur contemporain sait où il se trouvait lors de deux événements historiques : le 11 septembre et l'annonce de sa première publication. N'importe quel auteur financerait quarante attentats en échange d'un contrat avec un éditeur, même régional, même implanté dans le Var.

Étant un auteur moyen, un auteur dans la moyenne, je sais où je me trouvais le 11 septembre 2001 : dans mon studio de la rue Pernety, Paris 75014; et où je me trouvais, un an plus tard, lorsque j'ai appris que je serais publié : dans mon studio de la rue Pernety, Paris 75014.

J'aimerais pouvoir raconter que j'avais au préalable déposé le manuscrit sur les marches de l'église Saint-Sul-

pice, au cœur du sixième arrondissement empli de maisons d'édition et d'écoles catholiques, et qu'un éditeur passant dans le coin l'a ramassé, lu le soir même, relu avant l'aube, signalé à ses collaborateurs, communiqué son enthousiasme, sabré le champagne, sablé le champagne. Ce n'est pas tous les jours qu'on tombe sur un génie. Et accessible, qui plus est. Susceptible de plaire à un lectorat masculin, féminin, bleu, vert.

J'aimerais au moins pouvoir raconter, comme mes pairs pas si pairs ne manquent jamais de le faire en public, que j'ai envoyé mon premier roman par la poste. Et ajouter que je le fis comme on jette une bouteille à la mer. Et conclure que miracle, intervention divine, élection, vocation, mon œuvre a plu.

La vérité est que j'ai refilé le manuscrit de Jouer Juste à un ami publié chez Verticales qui l'a déposé en le recommandant sur un bureau de ladite maison. L'essentiel des publications passent par la cooptation, apprendrais-je au fil de ma décennie littéraire. Du reste cet ami qui ne l'est plus n'a pas tardé à me soupçonner de m'être lié à lui dans ce seul but. Nul ne me croirait pleinement si je protestais qu'il n'en fut rien. Après un long détour du manuscrit par l'Inde où l'avait emmené une lectrice payée pour repérer les textes les moins accablants, Bernard Wallet m'a appelé. Je n'ai pas décroché. C'était une habitude. Une précaution. Mon fixe, qu'à l'époque je n'appelais pas un fixe puisque je n'avais pas de portable, n'était pas équipé d'un identificateur automatique. Je ne voulais pas risquer d'être alpagué par n'importe qui, voire ma mère. Voire un sondeur bardé de questions sur le premier anniversaire du onze

septembre. Car rien n'excluait que nous soyons un an jour pour jour après l'autre événement historique de la décennie. Je ne peux pas l'assurer, mais j'en aime l'idée. On n'a qu'à dire ça. Étant seul sur ce chantier, je ne compte pas mes efforts pour bâtir ma légende.

Le 11 septembre 2002, j'ai entendu la voix nicotine du créateur de Verticales expliquer au répondeur qu'il fallait qu'on se voie pour signer le contrat. Il a dû glisser un « absolument formidable », que j'identifierais par la suite comme son syntagme préféré. En étirant le a, comme pas mal de gens dans le champ culturel — aaaabsolument formidable.

Ne voulant pas passer pour le type qui n'attendait que ça, je me suis gardé de rappeler dans la foulée. On est plouc, mais on le sait, du coup on l'est moins.

J'ai chaussé mes baskets et enfilé un short pour aller courir. Rue de l'Ouest, rue de la Gaîté, rue Delambre, deux tours du Luxembourg et retour par les mêmes voies. 45 minutes, avec à la main un baladeur modèle 1991 dans lequel je glissais une cassette audio dont la bande s'enrayait une fois sur trois. En technologie j'ai toujours eu quinze ans de retard, et toujours compensé par la littérature où j'en ai cinquante d'avance.

En cette rentrée, mon album de footing était Let Go, où la douceur pop et l'électricité punk s'hybridaient encore mieux que dans les deux premières livraisons de Nada Surf. J'aimais entre tous le morceau 3, Fruit fly, resté depuis la bande-son des réminiscences de ce jour de gloire. Ses paroles résumaient sobrement l'apparent

paradoxe de la persistance de la vie malgré son absence de sens. Left, straight, right, straight, I can't find a reason. I know I'll keep going but I can't find a reason. Ça allait bien avec la course. La course n'a pas de sens, à peine une direction, et pourtant ça court.

Au Luxembourg, je suppose que ce jour-là des enfants jouaient et des vieux se promenaient.

Peut-être que les uns et les autres observaient une mouche des fruits, puisque c'est ainsi que Wiktionnaire traduit fruit fly. Mouche qui dans l'air tourne sans raison. Et pourtant elle tourne.

Après ma douche j'ai rappelé Bernard Wallet pour fixer un rendez-vous. À la lumière de nos relations par la suite, j'imagine qu'il a affecté une certaine bonhomie pour me mettre à l'aise. La semaine suivante je découvrirais la gueule de cinoche de ce mec doux comme un chat et anarchiste à souhait. La bonne nouvelle était donc confirmée.

Je n'avais personne à qui l'annoncer. Je ne ressentais pas particulièrement le besoin de l'annoncer. Je n'ai pas avec mes amis proches le genre de rapports qui implique que tout ce qui me concerne les concerne. Chacun fait sa vie, chacun chérit l'autonomie de chacun, et ainsi l'amitié dure.

Quant aux parents ils n'avaient rien à voir avec ça.

Je me suis remis à travailler. J'ai oublié sur quoi. Peut-être la correction des copies des troisièmes 3 du

collège Mozart dont à ce stade précoce j'ignorais qu'ils allaient me pourrir l'année. Peut-être la préparation de ma séquence pour les cinquièmes 2, « Marxisme et structuralisme : actualité d'Althusser ». Peut-être la lecture annotée d'un roman. Il est probable que trouvant peu de sens à cette activité, j'y trouvais néanmoins de l'intérêt. L'euphorie du premier roman publié participe aussi de l'absurdité logique. L'absence de sens n'empêche pas qu'on s'en donne. Se savoir promis aux vers n'immunise pas contre la vanité.

Néanmoins j'étais beaucoup moins euphorique que soulagé. J'allais pouvoir travailler sereinement, libéré de cette question péniblement spéculative, inepte, stérile, parasitaire, aigre, de la publication.

Soulagé, oui.

Une bonne chose de faite.

Les vraies emmerdes commençaient.

Je parle, tu parles, nous parlons approximativement. Ce n'est pas de ma faute ni de la tienne. C'est de la faute du langage, approximatif par nature – le mot ne sera jamais la chose. C'est aussi de la faute de l'interrelation. Dans une conversation les lèvres remuent à toute vitesse, ça vient comme ça vient. Si chaque mot devait passer le test de justesse avant de sortir, rien ne sortirait.
La parole puise dans le déjà-nommé. Elle utilise des mots tout faits, comme il y a des expressions toutes faites. Les utilise sans réfléchir. En général tu ne vois pas ce que je veux dire, mais moi non plus en général je ne vois pas ce que je veux dire. Je ne visualise pas la chute quand je dis être tombé amoureux. Je ne mesure plus l'excès de

Décon-nec-tons-les

Je parle, tu parles, nous parlons approximativement. Ce n'est pas de ma faute ni de la tienne. C'est de la faute du langage, approximatif par nature — le mot ne sera jamais la chose. C'est aussi de la faute de l'interrelation. Dans une conversation les lèvres remuent à toute vitesse, ça vient comme ça vient. Si chaque mot devait passer le test de justesse avant de sortir, rien ne sortirait.

La parole puise dans le déjà-nommé. Elle utilise des mots tout faits, comme il y a des expressions toutes faites. Les utilise sans réfléchir. En général tu ne vois pas ce que je veux dire, mais moi non plus en général je ne vois pas ce que je veux dire. Je ne visualise pas la chute quand je dis être tombé amoureux. Je ne mesure plus l'excès de « je suis mort de rire » quand je le formule. Le premier qui a dit « je suis mort de rire » était un poète, les suivants sont des suiveurs, des robots. Nous sommes

des parleurs automatiques, des distributeurs automatiques de phrases.

À un locuteur désireux d'exprimer que ceux qui nous gouvernent ont perdu le sens des réalités, un adjectif vient automatiquement. Il est là qui s'offre, comme s'offre l'adjectif palpable à qui veut qualifier une tension, ou l'adjectif crapuleuse à qui veut qualifier une sieste augmentée de sexe. Le locuteur en pilote automatique n'a pas à inventer un mot ni à se creuser, celui-ci ira très bien, il a fait ses preuves, et donc voilà, ça vient, ça sort, c'est dit, ceux qui nous gouvernent sont : déconnectés.

La parole écrite, quand elle n'est pas pratiquée sur Twitter où elle épouse la délicate spontanéité de l'oral, a ceci pour elle de n'être pas automatique. La différence entre l'oral et l'écrit n'est pas de degré, mais de nature. L'écrit, c'est de la parole contrôlée, repassée, amendée. Écrivant, j'ai le temps ; aucun interlocuteur n'attend que j'alimente la conversation, je peux me permettre de chercher plutôt que de trouver. Je peux snober le premier vocable qui me vient et partir en débusquer un plus adéquat au fond de moi, au fond de la langue. Je peux peser mes mots. Je peux m'exprimer en termes choisis. Je peux me redresser sur ma chaise pour jauger la nomination qui vient d'apparaître sur le document word sans que j'y aie pris garde, et la questionner. Est-ce ainsi qu'il est pertinent de nommer ? Est-ce que « déconnectés » est le mot juste ? L'écrivant note d'abord que « déconnectés » est un automatisme collectif depuis au moins trente ans, mais que parallèlement s'est imposé « connectés », porté par la subversion technologique de

nos quotidiens. « Nos élites », nos élus, nos propriétaires, nos journalistes sont sans doute déconnectés, mais aussi très connectés, tweetant à l'envi, textotant la nuit depuis leur chambre de l'Élysée, scrollant en pleine commission parlementaire, effleurant leur tablette en attendant l'embarquement d'un Francfort-Taiwan, écrivant leurs articles en ligne en consultant des articles en ligne. Toujours fort de son recul statutaire, l'écrivant note ensuite que le préfixe privatif de « déconnectés » suppose que l'individu déconnecté ait été antérieurement connecté. Thèse qui peut se comprendre de deux manières non exclusives l'une de l'autre :

1 — il y eut un moment de l'histoire où les gens de pouvoir, les zélites, les élus, étaient connectés. Et donc un moment où ces gens, nos zélus, nos zélites, firent sécession. Ce moment reste à ce jour indéterminé. On ne sait pas si les dernières élites connectées sont celles des Trente Glorieuses ou de la lignée capétienne. On sait juste que Louis XV partageait avec son palefrenier sa passion du tuning.

2 — il y eut un moment de leur existence où les actuels gouvernants étaient connectés. Et puis ils ont accédé au pouvoir. Or, pensée automatique, pensée toute faite : le pouvoir fait perdre le sens des réalités. Le pouvoir vous : déconnecte. Bruno Le Maire est hyper ancré dans le réel pendant ses vingt premières années et puis, catastrophe, il réussit le concours de l'ENA. Le jour de son entrée dans cette Très Haute école, la réalité se dissout autour de lui. Fini l'ancrage, fini les beuveries prolétaires, fini le tuning.

C'est le récit que nous autres gens d'en bas resservons indéfiniment. Mais ce récit est-il si réaliste ? Ne sommes-nous pas nous-mêmes à côté de la plaque, et hors sol, lorsque nous le dispensons ?

On pèse un mot en l'éprouvant au réel. Que pense le réel de « déconnectés » ? Comment vivent réellement les gens de pouvoir ? Observons-les. Nous voyons que ces gens ne sont pas plus déconnectés que nous autres gens sans pouvoir. Ministres ou caristes, un humain n'a une connaissance sensible que d'une infime partie de l'existant. Je suis un gars d'en bas, mais 99 % des pays me sont inconnus, 99 % des métiers, 99 % des animaux, des fleurs, des marques de yaourt, des alinéas du Code du travail. Je suis plutôt au fait des rapports de force dans le champ culturel, plutôt au fait de la vie de ma sœur et de l'évolution du chantier d'immeuble au bout de ma rue, mais sur l'actuel état de notre réseau ferroviaire j'en sais beaucoup moins que l'actuel ministre des Transports que d'ailleurs je ne connais pas — je suis autant déconnecté de ses agissements que lui des miens. Son statut de ministre et mon statut d'écrivain nous rendent aussi lucides sur certaines choses qu'aveugles à d'autres. En devenant trader, je me branche sur le réel de la finance mondiale, mais je me me débranche définitivement du réel de la livraison de pizzas où étudiant j'excellais. Chaque choix de vie vous connecte à ceci et vous déconnecte de cela.

On précisera alors : les élus sont déconnectés du réel des classes inférieures. On aura déjà beaucoup progressé, beaucoup affiné la nomination. Mais ce ne sera pas encore ça. Ce ne sont pas les élus qui sont déconnectés

des classes inférieures, ce sont les bourgeois. Bruno Le Maire ne s'est pas subitement dissocié de la vie prolétaire avec sa nomination comme ministre de l'Économie. Ce réel-là, le bon Bruno, bien né et bien éduqué, n'en a jamais eu connaissance. En revanche Bruno connaît beaucoup mieux que moi Neuilly-sur-Seine où il a grandi, le lycée Saint-Louis-de-Gonzague où il a obtenu brillamment son bac, les opéras Bastille et Garnier où il est plus assidu que moi, les chalets alpins, les cabinets ministériels, les dîners deux étoiles avec des leaders de l'industrie agroalimentaire. Bruno est très connecté à la bourgeoisie. Ça tombe bien, c'est elle qu'il entend servir.

On dit de l'homme qui l'a nommé, Emmanuel Macron, qu'il ignore la frange souffrante du pays qu'il préside. C'est sans doute vrai. Mais c'est indifférent. Si par miracle, par anomalie sociologique, par bifurcation accidentelle, par exceptionnel, Emmanuel se représentait soudain concrètement le quotidien d'un égoutier, sa politique ne s'en trouverait nullement affectée. Il continuerait à œuvrer en faveur de la classe dont il est issu, et qui le soutient moyennant quelques décrets ou lois propres à offrir des marchés juteux à leur voracité. Ceci est vrai de lui comme de tous ses prédécesseurs, Capétiens compris : le pouvoir sert les gens de pouvoir, quelque connaissance qu'il ait de la vie de ceux qui n'en ont pas. La bien nommée classe dirigeante dirige à son profit. Nos élites, qu'ils soient PDG ou députés, sont décidément beaucoup trop connectées. Connectés à la classe qui les régale et qu'ils régalent.

Cher Michel,
Comme il est trop tard pour écrire au père Noël, je t'écris à toi. Niveau légende, c'est équivalent. J'ai juste moins de chances d'avoir une réponse. Je n'écris pas pour t'accabler ou te soutenir. Je m'interdis d'avoir un avis sur ta culpabilité ou ton innocence. Comme chacun de nous, tu es à parts égales capable de l'une et de l'autre ; être Platini, doudou vintage des quadras, ne t'exclut d'aucun vice ni vertu. Je renonce aussi à mesurer ta part de bêtise ou de fourberie lorsque tu affirmes avoir cru dans la pureté d'une institution internationale de foot, comme je me suis toujours abstenu de rire quand tu prétendais introduire du fair-play dans les finances des clubs. Un président de la République avait bien prétendu moraliser

Le Monde – 29.12.2015

Lettre à Platini

Cher Michel,

Comme il est trop tard pour écrire au père Noël, je t'écris à toi. Niveau légende, c'est équivalent. J'ai juste moins de chances d'avoir une réponse.

Je n'écris pas pour t'accabler ou te soutenir. Je m'interdis d'avoir un avis sur ta culpabilité ou ton innocence. Comme chacun de nous, tu es à parts égales capable de l'une et de l'autre ; être Platini, doudou vintage des quadras, ne t'exclut d'aucun vice ni vertu. Je renonce aussi à mesurer ta part de bêtise ou de fourberie lorsque tu affirmes avoir cru dans la pureté d'une institution internationale de foot, comme je me suis toujours abstenu de rire quand tu prétendais introduire du fair-play dans les finances des clubs. Un